



HAL
open science

Architectures de terre, l'exemple de Siwa

Vincent Battesti

► **To cite this version:**

Vincent Battesti. Architectures de terre, l'exemple de Siwa. Mireille Jacotin et Salem Chaker. Berbères, de rives en rêves, Éditions Sépia (Saint-Maur); Chemins du patrimoine en Finistère, Abbaye de Daoulas (Daoulas); Musée des civilisation de l'Europe et de la Méditerranée (Marseille), pp.31-41, 2008. halshs-00310102

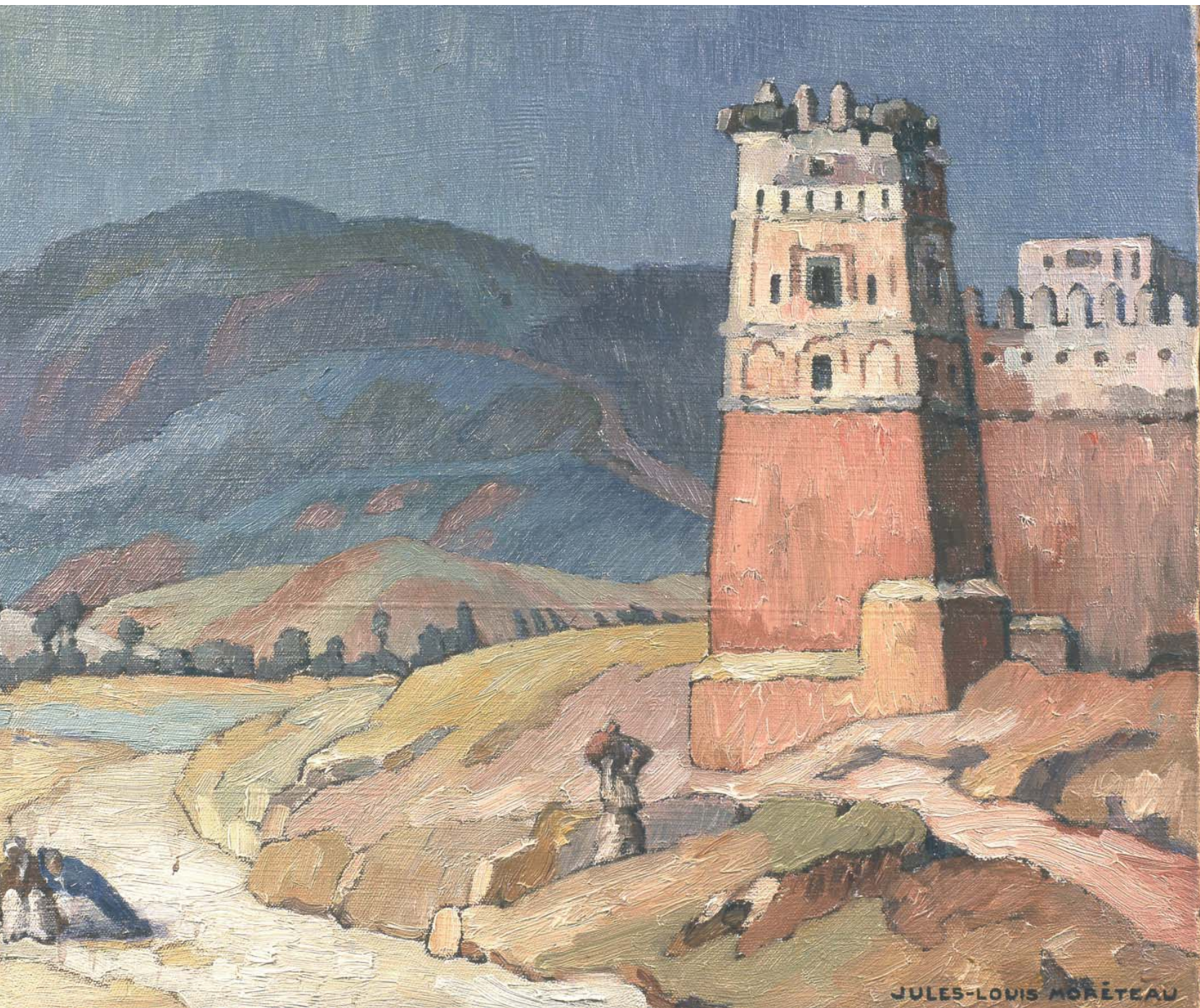
HAL Id: halshs-00310102

<https://shs.hal.science/halshs-00310102>

Submitted on 11 Aug 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



J-L Moreau
Ancienne kasbah de Kénifra
Huile sur toile
Narbonne, Musée d'art et d'histoire

Vincent BATTESTI (2008) - Architectures de terre, l'exemple de Siwa, in "Berbères, de rives en rêves", Éditions Sépia (Saint-Maur), Chemins du patrimoine en Finistère, Abbaye de Daoulas (Daoulas), Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée (Marseille), p. 31-41.

<http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00310102>

<http://vbat.org>

ARCHITECTURES DE TERRE, L'EXEMPLE DE SIWA

VINCENT BATTESTI,

ANTHROPOLOGUE, CHERCHEUR ASSOCIÉ AU MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE À PARIS (UMR 5145 ÉCOANTHROPOLOGIE ET ETHNOBIOLOGIE).

L'espace de la *tamazgha* s'étend des îles Canaries à l'oasis de Siwa, sur des milliers de kilomètres et des milliers d'occasions de diversifier les techniques de constructions, les habitations et l'habitat¹. Cette notion d'une architecture berbère fait néanmoins intuitivement sens, mais il est difficile d'en dégager l'essence, mille fois brassée à des apports allochtones sur des milliers d'années². Pour présenter cette architecture de terre, parfois majestueuse, souvent qualifiée d'architecture de pauvres, mais toujours tombant en ruines par manque d'entretien et abandon, une approche en deux temps est proposée : un rapide panorama de l'architecture berbère sur l'ensemble de l'Afrique du Nord, puis une étude de cas sur l'oasis de Siwa, emblématique phare oriental de la berbérophonie.

Cette architecture peut se lire comme un artisanat du quotidien qui prend son matériau au plus proche, au plus banal. Ce peut être une technique très travaillée, voire sophistiquée, cependant le bâtiment n'est jamais immodeste et se fonde toujours dans son environnement naturel dont il a tiré la substance : terre, pierres, sel, eau, bois, feuilles. Il s'agit d'un savoir-faire, transmis dans la pratique, par la pratique. Les « savoirs locaux [en général] n'ont pas d'existence en dehors des rapports sociaux où ils sont pris et de la stratification sociale où ils sont mis en œuvre »³.

On peut distinguer les architectures berbères en fonction de leur forme et de leur fonction. D'un point de vue fonctionnel, la destination première de l'architecture est, bien

sûr, l'habitation. Cependant, si l'on définit habituellement l'architecture comme la technique de la construction, de la restauration, de l'aménagement des édifices, cela écarte certaines formes d'habitats berbères et la tente des sociétés nomades en particulier — au premier plan desquelles les populations touarègues. Si l'on se tourne cette fois vers le sens plein d'« édifice » — un ouvrage architectural aux proportions importantes —, on pense plus facilement aux différentes formes de châteaux, aux fonctions certes d'habitation, mais également politiques, aux greniers collectifs (*ighrem* ou *agadir*, à la fois entrepôt et forteresse, aux fonctions agricoles et économiques).

Enfin, il est parfois accordé à l'architecture berbère une acception non plus quotidienne, mais noble dans le sens où elle a influencé l'architecture citadine de l'Afrique du Nord. Ce développement semble n'avoir eu que très peu d'influence sur une architecture berbère essentiellement rurale dont le dessein est le plus souvent domestique et défensif.

Par « architecture berbère », on réfère le plus souvent à une architecture de terre traditionnelle. Formes originales, couleurs et matières se répondent pour exprimer un style. La ligne droite prévaut, l'aspect est à la fois massif et harmonieux. Pour une approche en termes de forme, on peut user de deux échelles : l'habitation ou l'habitat. L'habitation sert d'abord à protéger les humains (même si une grande partie de la vie sociale se déroule en extérieur), cependant, les animaux d'élevage sont souvent aussi hébergés au sein de l'unité d'habitation : au même niveau ou au rez-de-chaussée quand l'unité compte plusieurs niveaux. Les constructions, à base rectangulaire, sont souvent composées de petites pièces donnant sur un patio (un seul mur donne sur une ruelle, les trois autres sont mitoyens d'autres habitations). Les surfaces sont limitées par les planchers, constitués de poutres de palmiers aux qualités de résistance assez faibles ; on peut étendre les pièces

en reposant les planchers sur des piliers (c'est souvent le cas dans les mosquées). La proportion de pierre et de terre dans la confection des murs ou la forme des toits évoluent en fonction du contexte écologique : le climat et la disponibilité locale du matériau. *Grosso modo*, plus les régions ont des hivers froids, plus la pierre domine et plus les toits sont à pente (parfois double pente) à couverture de pierres ou de tuiles (les maisons montagnardes en pierre et tuile rouge sont caractéristiques de la Kabylie). En zone présaharienne ou saharienne, le toit plat à terrasse devient la norme (avec éventuellement des toits en coupoles, *qubba*, comme dans le Souf algérien ou à Djerba avec le *menzel*) et l'usage de la terre prévaut dans l'élévation des murs offrant des couleurs ocre caractéristiques⁴. L'usage de la terre argileuse varie lui-même selon les régions et les bâtiments : de l'adobe (brique d'argile non cuite, obtenue par coffrage et simple séchage au soleil), au pisé (terre argileuse délayée avec des cailloux et de la paille et comprimée sur le mur, plus plastique que l'adobe), jusqu'à la brique cuite (comme au Jérid tunisien) qui permet une décoration plus recherchée. Le matériau argileux offre d'excellentes qualités thermiques et phoniques. Ces architectures de terre demandent cependant un entretien permanent et leur pérennité est donc conditionnée à leur usage.

La qualité qui définit peut-être le mieux l'habitat berbère est la densité : les maisons sont souvent ramassées en un lieu réduit et en hauteur, elles sont disposées en couronnes sur les collines ou en ligne sur les crêtes. De fait, si des orientations préférentielles des habitations existent (ouvertures au nord, par exemple, en région chaude), elles ne sont pas toujours possibles, sauf quand des impératifs religieux sont à respecter (les mosquées). L'espace domestique intérieur répond aussi d'une organisation fine⁵. L'aspect ramassé de l'habitat traduit dans l'espace du bâti une forte cohésion sociale, en particulier au sein de lignages. Cette solidarité est également éprouvée dans la construction en termes de



À Siwa : tombeau du saint Sidi Suleyman (architecture de terre blanchie à la chaux) et, en arrière-plan, la mosquée moderne offerte par le roi Farouk.



Ruelle parmi les premières maisons construites en contrebas de la forteresse de Shâli à Siwa.

main-d'œuvre (entraide communautaire). Il convient de citer les deux formes prédominantes d'architecture en zone saharienne ou présaharienne : kasbah et ksour, toutes de terre. Le ksar (ksour au pluriel en arabe, *ighrem* et *igherman* au pluriel en berbère) est un ensemble d'habitations accolées les unes aux autres pour former un habitat compact entouré d'un mur d'enceinte — éventuellement avec tours de guet — qui présentait un avantage défensif mais l'inconvénient de limiter son développement. L'entrée (souvent en chicane) est contrôlée, la place centrale est l'espace public principal et les ruelles très étroites sont souvent couvertes (les maisons se rejoignent au niveau du premier étage) offrant un espace public secondaire avec banquettes. Les ksour sont des unités politiques dirigées par un conseil local qui légifère sur l'organisation de l'espace urbain. Les kasbah (très présentes au Maroc) sont des demeures de seigneurs locaux, fortifiées par d'épaisses murailles et des tours (*borj* en arabe) d'angles crénelées, souvent ornées d'une décoration géométrique de briques de terre crue. Avec une forte expansion au XIX^e siècle⁶ concomitante de l'effritement de l'organisation égalitaire et l'émergence du pouvoir central (*maghzen*), les kasbah (*tighremt*) s'imposent au sud de l'Atlas marocain⁷ : souvent isolés et situés en positions dominantes, ces édifices d'une famille jouaient un évident rôle politique d'ostentation et de contrôle régional⁸. Un troi-

sième type de construction est l'*agadir*, le grenier d'usage collectif : il est en fait souvent inclus dans le ksar, mais il peut être aussi un élément isolé et alors souvent fortifié où chaque famille possède sa propre réserve⁹. Ses formes varient grandement, des formes atlasiques aux *ghorfa* voutées de Médenine en Tunisie, jusqu'aux simples cavités creusées dans la falaise au Tassili n'Ajjer touareg. Enfin, les bâtiments religieux, en particulier au Sahara, présentent la même architecture originale et sobre. Les moquées sont flanquées d'un minaret fréquemment en tronc de pyramide effilé¹⁰. Le bâti religieux, mosquée ou tombeau de saints, est souvent protégé et blanchi à la chaux.

Appréhendée dans leur dimension patrimoniale (certaines constructions sont sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco comme le ksar marocain des Aït Ben Haddou), cette architecture berbère — et celle de terre en particulier — est l'objet de constats souvent alarmistes. Malgré une mobilisation modeste mais certaine (au Maroc en particulier, avec le CERKAS), le plus souvent inscrite dans une démarche de sauvegarde identitaire, ces témoignages architecturaux disparaissent à mesure des exodes ruraux et de la désaffection des habitants pour ces habitations de terre, forcements éphémères : on préfère souvent la villa en dur, plus adaptée aux économies domestiques contemporaines.

Malgré le peu de doute sur l'existence d'une identité architecturale berbère, même multiple, il demeure une vraie difficulté à la définir globalement tant toute tentative revient souvent à définir l'architecture méditerranéenne (n'évoquons que la question de la cour de maison) ou subsaharienne (l'usage de la terre et les formes sont très similaires en zone sahélienne).

À Siwa, une oasis en Égypte

En milieu désertique, les habitants des oasis ont l'obligation d'intégrer et de s'adapter aux conditions pédoclimatiques. Pour autant, la marge de manœuvre locale n'est pas nulle. À ce titre, l'architecture de terre de Siwa connaît une évolution récente très intéressante, à la frontière des questions de la tradition et du patrimoine. À ce titre aussi, cette périphérique oasis de Siwa peut être présentée comme l'un des foyers emblématiques de la culture berbère.

Faut-il voir dans les ksour, villages fortifiés aux maisons agglutinées les unes aux autres, une architecture adaptée au climat désertique ? Il n'en est pas si certain. La position élevée des habitations est favorable à une aération bienvenue, elle est cependant limitée par la conglomération du bâti qui induit, en revanche, une moindre exposition au soleil (ombres importantes). Il est cependant probable qu'un habitat clairsemé et aéré offre un meilleur confort de vie. Pourquoi ce type d'habitat oasien compact d'argile se retrouve presque à l'identique d'un bout à l'autre du Sahara¹¹ ? Il s'agit d'une adaptation sécuritaire aux conditions climatiques autant que politiques. Les deux villages de Siwa étaient clairement conçus comme des villages-forteresses, juchés sur des promontoires naturels, des *inselbergs*¹² : les murs extérieurs des habitations en bordure du promontoire présentaient une façade unifiée telle une paroi imprenable qui impressionna les voyageurs. Une seconde raison tient à préserver le bâti de risques d'inonda-

tion (non négligeable même au désert) tout en laissant les terrains arables aux cultures. Enfin, l'organisation sociale du travail peut être une troisième raison (même si cette préséance est incertaine), rassemblant la population près d'un terroir (sans empiéter dessus) qui supporte une agriculture classiquement intensive et gourmande en temps de travail¹³. Notons qu'il a suffi de changements socio-économiques (et non climatiques et écologiques) pour sonner le glas de l'habitat de type ksar au Sahara.

Siwa est une oasis habitée au moins depuis l'Antiquité et de nombreux vestiges datant de la période du Ptolémaïque l'attestent, dont les nombreuses sépultures ornées, le célèbre temple d'Amon et son oracle. La chronologie historique de Siwa n'est pas encore tout à fait établie, mais si l'on en croit un manuscrit local¹⁴, Aghurmi serait le site le plus anciennement habité ; c'est là qu'a été retrouvé le temple de l'oracle, recouvert d'habitations plus récentes. À la période médiévale, cette ancienne ville aurait beaucoup souffert des attaques de Berbères et d'Arabes bédouins. Un nouveau village fortifié, qui deviendra Siwa, fut construit au début du XIII^e s., connu encore aujourd'hui sous le nom de *Shâli*. Ce terme *shâli* avait il y a peu le sens de « ville » en *tasiwit*, mais est aujourd'hui devenu un nom propre. Ces deux localités (et surtout Siwa qui devint vite plus importante) furent décrites par tous les voyageurs occidentaux dès le XIX^e s. comme à la fois des forteresses et des ruches bourdonnantes.

« L'aspect extérieur de Syouah ressemble assez à celui d'une forteresse : la forme de la ville et l'agglomération des individus que renferme cet obscur séjour, pourraient aussi la faire comparer à une ruche. Elle est bâtie sur un rocher de forme conique et est fermée par des murs auxquels sont adossées des habitations : ils s'élèvent en talus et sont comme flanqués de hautes tours rondes et carrées, saillantes les unes sur les autres ; le tout semble ne former qu'une

seule et même construction. Ces murs peuvent avoir de quarante à soixante pieds d'élévation et rendent cette position susceptible d'une forte résistance. Les maisons ont à Syouah trois, quatre et cinq étages. [...] en un mot, la construction de cette ville est une des plus singulières et des plus bizarres qui existent au monde. »¹⁵

À quand remonte ce type particulier de construction ? Nul ne saura le dire avec précision, car l'essence même de cette technique constructive commande l'effacement des traces anciennes par rénovation et reconstruction permanente des édifices. Le matériau de construction est ce que l'on appelle en arabe *karshif* et ce que l'on n'appelle pas en *tasiwit* (ou juste *tlaght*, l'argile) : une terre argileuse très salée, voire contenant des blocs entiers de sel — tirée en particulier sur les rives des lacs salés de Siwa —, lui conférant à la fois une solidité réelle et une fragilité à l'eau toute aussi certaine. Du point de vue de la technique de construction, on incorpore aux murs des pierres et des blocs de sel qui ne sont pas retaillés, mais utilisés bruts et hourdés. Ce matériau étant très poreux et aux formes aléatoires, le mur nécessite pour moitié de mortier de hourdage (maçonnerie grossier) en « argile salée ». Les pierres ou blocs de sel ne sont pas calés à proprement parler, mais pris dans la masse du mur. Le surplus de ce mortier est alors rejeté sur la maçonnerie pour combler tous les vides et la protéger. L'inconvénient majeur de cette argile est sa fragilité aux eaux capillaires et pluviales. Par ailleurs, les pierres et blocs de sel n'assurant pas tout à fait la fonction de matériau porteur, l'édifice en argile doit être monté lentement et doit sécher au fur et à mesure (sur plusieurs jours) pour amortir les contraintes mécaniques (variations hygrométriques, dessiccations dues à l'ensoleillement). L'enduit est obligatoire pour les raisons précitées de protection à l'eau. À Siwa, l'enduit est de même nature que le mur lui-même. Afin d'éviter que l'eau des pluies ne mouille le mur, au minimum une couche grossière d'argile est jetée sans

préoccupation de stricte planéité, sinon un enduit lissé peut revêtir la première couche. Cette couche peut devenir le support d'une expression décorative (colorations ou dessins). Ainsi, les murs intérieurs sont également enduits (sauf pour les remises). Il semble que la plupart des habitations conservaient leur aspect argileux et leur couleur ocre¹⁶, l'enduit blanc ou bleu étant réservé aux mausolées de saints locaux (la chaux de sidi Suleyman au marché) et aux maisons des responsables de familles (*sheikh*) qui président aux destinées de l'oasis. L'argile est aussi à la base d'une poterie abondante à Siwa, pratique exclusive des femmes qui fabriquent les encensoirs, les nombreux plats et pots, les fours à pain domestiques ou de mariage¹⁷. La construction de l'habitation, par contre, est une pratique exclusive des hommes.

La charpente des planchers (d'étage, mais également de toit, puisque les maisons sont à toit plat) ont une ossature de solives en stipe¹⁸ de dattier — et parfois des branches d'olivier, les deux essences exploitées majoritairement dans les jardins de Siwa. Des planches jointives de palmiers viennent perpendiculairement constituer le matériau de franchissement, jouant le rôle de fond de coffrage pour recevoir le mortier de remplissage de terre (le hourdis). Les pièces sont relativement petites dans le bâti ancien, souvent un maximum d'une dizaine de mètres carrés.

Au sein du village fortifié, le *shâlî*, ces maisons imbriquées les unes dans les autres avaient une forte tendance à s'étagéer en hauteur : les responsables politiques de l'époque (les chefs de familles) interdisaient strictement de construire hors des murs et comme l'espace au sommet des « montagnes » était exigu et limité, c'est en hauteur qu'il fallait s'agrandir pour laisser de la place aux enfants dans la maison paternelle (et au fils marié qui a besoin avec sa femme d'une pièce). La technique du *karshif* et la manière de construire ces maisons — dès qu'il pleut, même si ce

n'est pas souvent dans le désert libyque, le matériau fond — ne garantissaient pas leur pérennité : ce n'est pas bâti pour durer, mais bâti pour être remodelé, reconfiguré en fonction des besoins. L'entretien de ces maisons en sel devait donc être important et permanent. Aujourd'hui, toutes les structures des habitations de *shâlî*, et *shâlî ghadi* (Siwa et Aghurmi) se sont écroulées. À Siwa, quand on marche au sommet, c'est sur un effondrement de maisons indistinctes et dissoutes. Seules les deux mosquées des deux anciennes localités, des biens collectifs de la communauté, dressent leur minaret et demeurent intactes en raison de leur entretien.

Qu'est l'architecture berbère à Siwa aujourd'hui ? Si elle est une question de savoir-faire, certains Isiwani maîtrisent mieux les procédés techniques que d'autres, même s'ils ne sont rarement que maçons. On les nomme *abènnéy né-tlaght* et *abènnéy né-tôb*, c'est-à-dire maîtres-maçons spécialistes de l'argile ou du moellon équarri. Les premiers se raréfient (peut-être une douzaine au total sur Siwa), car s'est définie depuis une vingtaine d'années une nouvelle norme architecturale basée sur le moellon qui a rapidement supplanté la précédente. En fait de moellon, il s'agit de *tôb*, un gypse calcaire équarri. Tiré du plateau par des entreprises modernes, ce nouveau matériau est tout aussi local que le *tlaght*. Qu'apporte ce changement de matériau ? Ses qualités phoniques et thermiques sont certes moins bonnes que l'argile salée, mais il est très rapide à mettre en œuvre : leurs dimensions sont standardisées et les murs très vite montés, ce qui est un gain de coût très appréciable (le liant est le ciment ou parfois le *tlaght*). Cette transmutation dans l'architecture des habitations est concomitante d'une mutation de l'habitat¹⁹ : il tend à étirer de plus en plus ses maisons, blanches dorénavant, et les modes d'habiter, et l'usage de l'espace domestique en est transformé. L'évolution de l'usage sexué des espaces en est le marqueur le plus évident²⁰.

Cette rapide mutation à Siwa est éloquent de la capacité d'une société à renouveler son rapport à l'espace, mais des acteurs œuvrent aujourd'hui pour une réhabilitation du « traditionnel ». Est visée l'ancienne architecture en écartant la nouvelle : c'est le regret du changement d'apparence des espaces bâtis de l'oasis. Ses acteurs sont extérieurs aux communautés locales : personnels politiques du Gouvernorat (à Marsa Matrouh, ville bédouine) ou du ministère du Tourisme au Caire et acteurs privés (EQI), tous partie liée avec le tourisme. L'objectif est de préserver un aspect « traditionnel », pour satisfaire un tourisme culturel, par un travail typique de patrimonialisation : en choisissant et définissant le marqueur de ce « traditionnel », l'argile salée et sa couleur ocre. Après une phase de construction d'infrastructures — écoles, dispensaires, hôtels, police, hôpital, stade — aux normes nationales égyptiennes (héritées du nassérisme), on entreprend maintenant de « rendre siwi » l'existant et de « faire siwi » pour le nouveau. Il ne s'agit pas, la plupart du temps, de reprendre les techniques anciennes de l'architecture de terre, mais de plaquer de l'argile sur une structure moderne.

Reste posée la question de l'évolution d'une architecture originale au Sahara. Une tradition (architecturale) a-t-elle le droit d'évoluer ? L'ancien est-il le cachet de l'authentique ? Notons finalement un double risque : celui d'une crispation identitaire tendant à figer un savoir-faire essentiellement populaire et celui, pour les habitants berbères, de se faire déposséder de ce qui définit leur identité. L'architecture à cet égard n'est pas anodine : c'est l'insertion d'une population dans son environnement, un environnement saharien, qui, on le sait, a largement participé à façonner la diversité culturelle berbère. •



Etui à khôl avec tige

Égypte, oasis d'Amun-Siwa
Cuir, laine
Genève, Musée d'Ethnographie

Torque

Égypte, oasis d'Amun-Siwa
Argent
Genève, Musée d'Ethnographie

Bague

Égypte, oasis d'Amun-Siwa
XX^e siècle
Argent (?)
Genève, Musée d'Ethnographie

Marmite

Égypte, oasis d'Amun-Siwa
Vers 1900
Bois
Genève, Musée d'Ethnographie

Bague

Égypte, oasis d'Amun-Siwa
XX^e siècle
Argent (?)
Genève, Musée d'Ethnographie

1 - La terminologie utilisée est celle de C. Bromberger qui définit l'habitation comme un « micro-milieu construit ou aménagé pour la résidence des hommes (et éventuellement pour la protection des animaux et des récoltes, etc.) » et l'habitat comme un « mode de répartition des unités d'habitation sur un territoire donné. » Bromberger C., 2000 – « Habitation ». In Bonte P., et al. (dirs) : *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. Paris, Presses universitaires de France : 317-320.

2 - Pline l'Ancien mentionnait déjà ces « murailles de terre » en Afrique et en Espagne. Caius Plinius Secundus, *Naturalis Historia*, liber XXXV, 48. « Les indigènes [d'Afrique] n'habitent guère que des châteaux. » (liber V, 1).

3 - p 22 in Dupré G., 1991 – « Introduction ». In Dupré G. (dir.) : *Savoirs paysans et développement (Farming knowledge and development)*. Paris, Éditions Karthala ; Éditions de l'Orstom : 17-35.

4 - Vidal de La Blache remarquait que « la généralisation de ce mode de bâtir marche de pair avec la sécheresse ». p. 151 in Vidal de La Blache P., 1921 – *Principes de géographie humaine*. Paris, Colin, 295 p.

5 - Bourdieu P., 2000 – *Esquisse d'une théorie de la pratique, précédé de Trois*

études d'ethnologie kabyle. Paris, Édition du Seuil, Points. Essais, 429 p.

6 - Jlok M., 2001 – *Habitat et patrimoine au Maroc présaharien : état des lieux, évolution et perspectives de développement. Étude du cas d'Ighrem n Igoulmimn*. Mémoire de fin d'études professionnelles approfondies, Université Senghor, Alexandrie (Égypte), 99, viii p.

7 - Il en existe 340 selon un décompte du CERKAS (Centre de conservation et de réhabilitation des zones atlasiques et subatlasiques, rattaché au ministère de la Culture marocain).

8 - Aï El Haj H., 2006.- Kasbahs et ksour : un patrimoine en ruine. *Espaces marocains* (janvier février) : 27-40.

9 - Jacques Meunié D., 1944.- Les greniers collectifs au Maroc. *Journal de la Société des Africanistes*, 14: 1-16.

10 - Golvin L., 1989.- Architecture berbère. *Encyclopédie berbère*, Fascicule VI (A. 264) : 865-877.

11 - Pourquoi s'entasser quand il fait déjà trop chaud ? C'est la question que se pose aussi Romey dans l'oasis berbérophone de N'Goussa (près de Ouargla). Romey A., 1992 – *Histoire, mémoire et sociétés. L'exemple de N'Goussa : oasis berbérophone du Sahara*

(Ouargla). Paris, L'Harmattan, Awal, 174 p.

12 - Les inselberg désignent des restes érodés d'un plateau qui forment des petites montagnes – les Isiwane les désignent comme *adras*, montagne.

13 - Battesti V., 2005 – *Jardins au désert, Évolution des pratiques et savoirs oasiens. Jérid tunisien*. Paris, Éditions IRD, À travers champs, 440 p.

14 - Manuscrit dont la dernière version a été rédigée en arabe au début du xx^e s. par le Cheikh Tayeb Musalem et dont une famille de Siwa est jalousement propriétaire.

15 - Cailliaud F., 1826 – *Voyage à Méroé, au Fleuve Blanc, au-delà de Fazoql, dans le midi du royaume de Sennâr, à Syouah et dans cinq autres oasis : fait dans les années 1819, 1820, 1821 et 1822*. Tome premier. Paris, Imprimerie royale, vol. 1, xv, 429 p. Déjà, plus tôt, Hornemann remarquait : « Syouah est bâti sur une masse de rochers [...] [Les maisons] sont tellement serrées les unes contre les autres, que l'obscurité règne dans plusieurs rues, même en plein midi, et ces mêmes rues forment un labyrinthe si compliqué qu'un étranger ne saurait, sans un guide, trouver son chemin dans la ville, ou pour en sortir, malgré son peu d'étendue. » Hornemann F., Griffet de la Beume A. G., Langlès L., Rennell J., 1805 – *Voyage de*

F. Hornemann, dans l'Afrique Septentrionale, depuis le Caire jusqu'à Mourzouk, capitale du royaume de Fezzan, Première partie. Paris, Dentu, vol. 1, xlviij ; 236 p.

16 - Stanley C. V. B., 1912.- The Oasis of Siwa. *Journal of the Royal African Society*, 11 (43) : 290-324.

17 - Voir l'inventaire de l'artisanat par Bliss F., 1998 – *Artisanat et artisanat d'art dans les oasis du désert occidental égyptien*. Köln, Rüdiger Köppe Verlag, Studien zur Kulturkunde ; 109, 359 p.

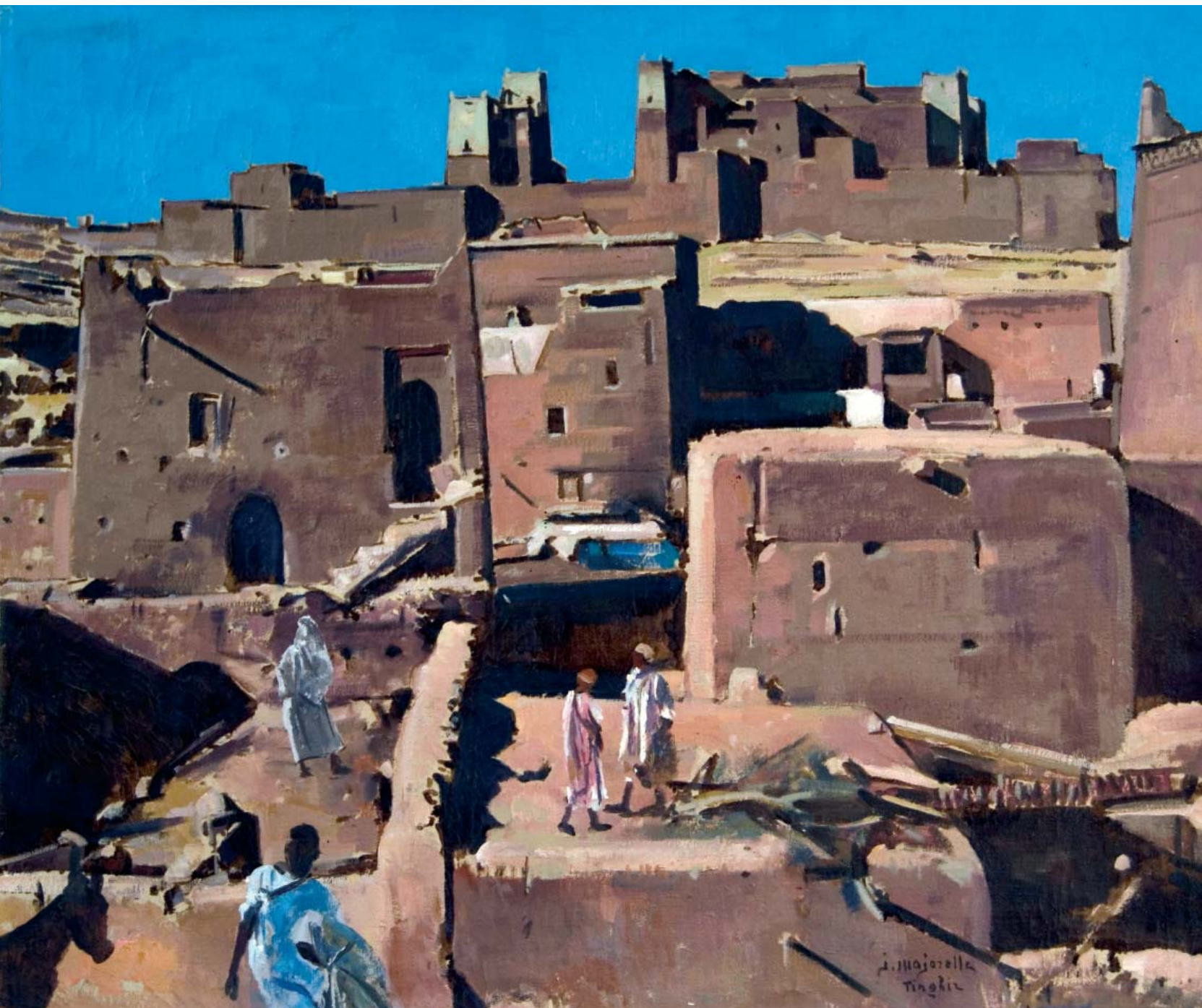
18 - Le stipe est la tige ligneuse du palmier dattier, l'équivalent du « tronc » des arbres (le palmier n'est pas un arbre au sens botanique).

19 - Battesti V., 2006.- De l'habitation aux pieds d'argile, des vicissitudes des matériaux et techniques de construction à Siwa (Égypte). *Journal des Africanistes*, 76 (1 - Sahara : identités et mutations sociales en objets) : 165-185.

20 - Battesti V., 2006 – « "Pourquoi j'irais voir d'en haut ce que je connais déjà d'en bas ?" Comprendre l'usage des espaces dans l'oasis de Siwa ». In Battesti V., Puig N. (dirs) : *Terrains d'Égypte, anthropologies contemporaines*. Le Caire, CEDEJ, vol. 3, série 3 - Égypte/Monde Arabe : 139-179.



Piège à oiseau
Égypte, oasis d'Amun-Siwa
XX^e siècle
Bois, fibre végétale
Genève, Musée d'Ethnographie



J. Majorelle
La Casbah de Tinghir
Huile sur toile
Narbonne, Musée d'art et d'histoire



Botte

Sahara

XX^e siècle

Cuir, soie

Collection Guillien Victor

H : 32 cm ; L : 26,5 cm ; L : 7,5 cm

Romans, Musée international de la chaussure



Sacoche (Choukara)

Maroc, Rif

Cuir, franges enrichies de chaînes, pendeloques

diverses et talismans

H : 60 cm ; L : 36 cm

Collection particulière